

POUR VOUS SERVIR...

Comédie de François-Xavier Torre

IMPORTANT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que Les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

François-Xavier TORRE
11 Rue du Moulin – 89140 Michery – 07 81 07 89 37
Mail: fxt.art@gmail.com
site internet: francoisxaviertorre.com

Toute interprétation doit faire l'objet d'une «demande d'autorisation» auprès de la SACD
www.sacd.fr

Document protégé

(Copyright n°2PNR1K5)

POUR VOUS SERVIR...

Comédie en 2 actes de François-Xavier Torre

Pitch : *Les tribulations d'Albert, le majordome d'une famille un peu bourgeoise, un peu aristo, mais ruinée... ou presque !*

Décor : une antichambre entre l'entrée principale de la demeure familiale et les autres pièces. Il est décoré de type petit salon et mène selon les accès aux autres pièces et corridors de la maison.

Il est muni d'un bar au centre et second plan. Des tableaux criant à la fois sur le mauvais goût et le vieux jeux. On sent une demeure ancienne qui date de plusieurs décennies...

Le proscenium devra rester libre pour faciliter les entrées/sorties des comédiens et comédiennes).

Aucune porte. Seulement quatre accès à des couloirs qui mènent aux chambres, à la cuisine, à la porte d'entrée, au grand salon...

Distribution : *4 hommes, 4 femmes.*

- Albert, le majordome (40-50 ans)
- Achille Du Soulier, le père (45-50 ans).
- Margot Beaupied du Soulier, femme d'Achille (40 ans).
- Anne-Laure, la fille d'Achille et Margot (20-25 ans).
- William, le fils d'Achille et Margot (20-25 ans – faux jumeaux d'Anne-Laure).
- Joséphine Beaupied, mère de Margot (65-75 ans).
- Mr Lamant, auditeur (30-40 ans).
- Louison, la servante (30-40) ans.

ACTE 1

Scène 1 Albert, seul

*Albert entre le pas précipité, contrarié.
Se dirige vers le bar.*

Albert — Il me faut un verre ! Un petit remontant.

Il sort un verre.

Parce que dans... deux minutes ça va être la zizanie.

Il sort une bouteille de whisky au 3/4 vide.

Ou alors je ne dis rien à Monsieur. Je louvoie, comme il le fait si bien. Je noie le poisson. Ça évitera la panique. Mon rang m'offre la courtoisie nécessaire pour annoncer la mauvaise nouvelle sans l'annoncer vraiment.

Il se sert un verre. Mais ne le bois pas. Jouant avec.

« Monsieur... tout va très bien... Rien à signaler à part peut-être une petite... légère déformation budgétaire. En d'autres termes, un trou... enfin un petit trou... Qui ne se voit même pas à l'œil nu tant il est minuscule qu'on ne peut le voir qu'au microscope... »

Il repose le verre sur le bar.

Non. Si je dis ça, Monsieur va croire que je me fous de lui et il aurait tort de s'en priver. Et dans les affaires de famille, l'humour n'est pas du tout une valeur ajoutée. Et Monsieur va sentir que j'édulcore l'inévitable. Je ne ferai que gagner du temps. Vingt-quatre heures tout au plus. Et qu'est-ce que vingt-quatre heures dans une vie quand la mienne risque fort de passer de la vie de château à une toile de tente, dans du carton, et sous un pont...

Il reprend le verre. Il va pour prendre une gorgée mais s'arrête en chemin.

Mais à quoi bon lui cacher de toute façon, parce que si je ne dis rien et qu'il le sait quand même, Monsieur va se défouler sur moi assurément, puisque c'est quand même Monsieur qui m'a demandé de revoir les comptes des affaires de famille...

Je me dois donc de faire mon rapport...

Je lui révèle tout. La vérité crue, toute nue, sans détour.

« Monsieur ! Les affaires de famille ne vont pas fort ces derniers temps, et suite à des irrégularités dans les comptes je vous informe hélas d'une banqueroute programmée. »

Il s'appête à boire mais s'y refuse. Puis repose le verre sur le bar.

D'un autre côté, lui annoncer de cette façon, je ne suis pas non plus certain qu'il le prenne bien. Non... Non je ne peux pas dire ça à Monsieur. Au mieux, il ne me croit pas et je me fais virer. Au pire, Monsieur meurt d'une crise cardiaque sous mon nez, et je perds aussi mon emploi. Les affaires de famille, c'est sensible ces choses-là. Les histoires d'argent ne sentent pas la rose non plus, et finissent souvent mal. Plus on en a, plus on en veut, plus on devient paranoïaque. Ce n'est pas que la famille le soit vraiment. A force d'être à leur service, je l'aurai remarqué. Mais dans les histoires de gros sous, on ne sait jamais ce qu'on gagne, mais au final on sait ce qu'on perd...

Reprend le verre, mais ne le boit toujours pas.

C'est pourquoi je n'ai rien à moi. C'est plus pratique. Je donne beaucoup aux œuvres de charité. Je suis moins déçu comme ça. Bon, le retour de la médaille, c'est que je vais devoir bosser toute ma vie, parce que donner c'est charitable, mais ça nourrit pas son homme non plus. Mais sans être alarmiste, l'heure est grave, la journée fatidique, et s'annonce même chaotique. C'est pourquoi j'ai besoin d'un verre !

Le regarde avec gourmandise.

Juste un.

Le hume avec délectation.

Parce qu'après le deuxième je vais me mélanger les pinceaux et je vais inverser les résultats. Ce n'est déjà pas facile à annoncer, mais si en plus j'informe monsieur de la nouvelle en riant comme un benêt, je ne suis pas non plus convaincu qu'il le prenne bien. Il y va de toute la famille, et surtout de moi !

Il repose le verre.

J'ai pourtant essayé de trouver une solution, d'anticiper une alternative au problème. Appliquer la stratégie de l'évitement, pour dire les choses en douceur. C'est que monsieur...

Achille entre ayant entendu les derniers mots, tandis qu'Albert à boire son verre.

Scène 2 **Albert, Achille**

Achille — Monsieur est quoi ?

Albert pose le verre sur le bar précipitamment, puis essuie le bar pour faire bonne figure.

Albert — Monsieur... Monsieur est responsable, et n'aime pas les mauvaises réponses.

Achille voit le verre sur la table et le prend.

Achille — Ni les mauvaises nouvelles. Merci pour le verre. Toujours à anticiper mes envies, Albert... Quelles sont-elles d'ailleurs ?

Albert — Je demande pardon à monsieur, mais de quelles envies parlent monsieur ?

Achille — Je vous parle des nouvelles Albert. Vous vous rappelez votre mission ?

Albert — Oh mais si monsieur savait le nombre de missions que j’effectue pour cette maison…

Achille — Vous êtes un touche-à-tout dans cette demeure. Et il faut bien justifier votre salaire.

Achille prend le journal posé sur le comptoir et va s’asseoir dans un fauteuil pour le consulter tout en dégustant son verre.

Albert — Oh si je devais facturer le nombre d’heures…

Achille — Nous ne sommes pas à un détail près…

Un court temps.

Achille — Alors, mon rapport sur les comptes de la société… (*tourne la page du journal*) Ça a donné quoi ?

Un temps.

Albert ouvre délicatement le dossier qu’il a sous les yeux.

Fait les gros yeux en relisant.

Retourne les feuilles dans le bon sens.

Achille — J’attends Albert.

Malaise d’Albert.

Albert — Et bien justement… (*fait la grimace en regardant les tableaux*), j’ai les chiffres sous les yeux…

Achille — Et ?

Albert — Eh ben… c’est difficile à croire.

Achille — On a crevé le plafond ?

Albert — A ça pour crever… On va tous y passer !

Achille tourne une page du journal, flegmatique.

Achille — Vous dites ?

Albert — C’est que les affaires de la famille étaient prospère avant que Monsieur en prenne la direction.

Achille — Et depuis lors ?

Albert — On peut dire clairement que depuis lors la société tourne.

Achille tourne une page en essayant de rester calme.

Achille — Et elle tourne comment ? Les chiffres Albert ! Les chiffres !

Albert — Oh je n'ose dire à Monsieur combien...

Il s'arrête de lire un instant et le regarde, suspicieux.

Achille — Et pourquoi cela ?

Albert — Mais parce qu'elle tourne mal Monsieur. J'en ai bien peur.

Il pose le journal et fait tourner son verre.

Achille — Mal comment ?

Albert — Je vois que monsieur insiste.

Achille — Monsieur aimerait des détails, alors accouché Albert.

Albert — Elle tourne très mal monsieur. J'ai le regret de vous dire que les affaires de famille sont dans le rouge.

Achille — Ah... Dans le rouge... Ce n'est pas la première fois.

Boit une gorgée.

Albert — En effet. Mais l'an dernier les affaires étaient à l'orange. C'était encore rattrapable.

Achille — Dois-je comprendre que...

Albert — Cette fois-ci, les résultats sont rouges cramoisis.

Achille — Ah. Cramoisiss... Vous y allez fort je trouve.
Vide son verre.

Albert — La vérité serait même de vous dire que les affaires de famille sont cramées.

Achille recrache manquant de s'étouffer.

Achille — A ce point-là ?

Albert — Je peux aussi employer un mot qui fâche.

Achille, *toussant* — Mais encore ?

Albert — « Ruinées » serait une description plus appropriée à la situation.

Achille, *quinte de toux* — C'est empirique même.

Albert — Vous êtes au bord du dépôt de bilan, assurément.

Achille — Oui. Ça va. Pas besoin d'insister. J'avais compris Albert ! (*lui tend son verre vide*) J'ai besoin d'un verre.

Albert — Ce sera le second Monsieur.

Achille — Arrêtez de compter Albert, ça ne vous réussit pas.

Albert se dirige vers le bar pour lui servir un autre verre.

Albert — Monsieur semblait vouloir des précisions. Alors j'aide monsieur à mettre les pieds dans le plat.

Achille le suit.

Achille — Et bien votre plat est indigeste !

Albert lui tend un autre verre.

Achille — Combien les pertes ?!!br0ken!!

Albert lui tend le dossier.

Albert — Je laisse le soin à Monsieur de prendre connaissance des résultats...

Achille jette un œil aux premiers chiffres tout en mettant son verre au bord des lèvres.

Achille — Quoi ! Tant que ça ! À oui c'est la cata !

Il repose le verre sur le comptoir, se plongeant dans le dossier, contrarié.

Achille — Vous vous êtes trompé dans les décimales Albert. Ce n'est pas possible autrement.

Sur les répliques suivantes, s'ensuit jeu du chat et de la souris où Albert essaiera de reprendre le verre sans qu'Achille le remarque et ce dernier récupérera le verre avant qu'Albert parvienne à remettre la main dessus.

Albert — J'ai vérifié trois fois, pensant que je m'étais trompé la première fois. Mais plus je vérifiais plus l'écart se creusait. Il est vrai que j'y ai découvert des surprises.

Achille — Des surprises ! Quelles surprises ?

Albert — Une double comptabilité par exemple.

Achille — Ah... C'est fâcheux. Autre chose que je devrais savoir sur vos recoupements ?

Albert — Je ne pense pas que Monsieur aimerai que j'expose en détail mes découvertes, puisqu'en vérité Monsieur sait de quoi il retourne. C'est que Monsieur a un train de vie qui fausse les chiffres. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai rappelé à Monsieur quand Monsieur est arrivé qu'il était responsable.

Achille — Je pourrais me défausser sur vous.

Albert — Comme tout patron qui fait une erreur et fait trinquer le petit personnel. Mais je ne suis qu'un simple majordome, monsieur. Je n'ai pas les compétences requises et encore moins officielles pour rendre des comptes aux actionnaires les affaires de la famille.

Achille — Albert... Cette histoire est cramoisie. C'est bien le mot...

Le verre en main, il s'apprête à boire.

Achille — Et si je faisais comme la dernière fois ?

Albert — Dois-je rappeler à Monsieur ce qui c'est passé la dernière fois ?

Achille hésite à boire.

Albert — Pot aux roses. Escalade de crises. Menaces de divorce.

Achille repose le verre. Puis il se replonge dans le dossier faisant les cent pas.

Achille — Oui. Oui. Vous avez raison. Mauvaise idée. Une solution ? Pour me tirer de ce mauvais pas.

Albert — Je cherche Monsieur.

Achille — Alors, cherchez plus vite !

Albert — Monsieur exagère.

Achille — Moi ?

Albert — Je soupçonne Monsieur de chercher un bouc émissaire.

Achille — Moi ?

Albert — J'oserais même dire que c'est votre poste qui est en jeu dans cette affaire-là !

Achille arrête son va et vient, excédé, perdant son sang-froid.

Achille — Mon poste ? Ah non Albert. Vu les résultats, ce n'est pas mon poste qui est en jeu, c'est ma tête ! Et celle de tous les membres de la famille. Et dites-vous bien que vu les pertes, le premier poste qui sautera après le mien ce sera le vôtre. Vous me rappelez pour qui vous travaillez ?

Albert — Pour Monsieur, Monsieur. Mais aussi pour Madame votre épouse, pour votre fille, ainsi que votre fils. Et enfin la mère de Madame qui, dois-je vous le rappeler, est l'actionnaire principal des affaires familiales, dont vous avez été en charge de faire fructifier et pérenniser, et non de dilapider.

Achille — Albert, je ne vous permets pas.

Albert — Quand on y réfléchit enfin de compte, vous êtes tout comme moi, un serviteur de cette maison.

Achille s'apprête à sortir le dossier en main, déterminé.

Achille — OK. J'ai compris. Je vais la trouver la solution. Je vais peaufiner un plan qui fera en sorte de nous sortir tous de cette impasse. Je peux compter sur vous ?

Albert — Vous savez bien Monsieur que sans menace, vous aurez toujours mon soutien.

Achille sort puis revient sur ses pas aussi vite.

Achille — Ah autre chose... puisque nous sommes à devoir faire des économies, la cave est fermée jusqu'à nouvel ordre. Je viens d'y faire un tour. Les crus disparaissent à vue de nez.

Albert — C'est bien noté, Monsieur. Je verrouille les vins.

Achille sort.

Albert — C'est Mademoiselle Anne-Laure qui va être ravie... Ça c'est pas si mal passé après tout. Connaissant très bien Monsieur, je peux même dire qu'il l'a assez bien pris d'une certaine façon. C'était tendu, je l'admets volontiers. Mais une nouvelle de cette importance porte forcément à conséquences. Ce n'est pas la fin du monde, mais le début de la fin d'une famille unie. Enfin unie... Restons polis cela vaut mieux, pour leurs oreilles, ainsi que les miennes. Mais vu la situation, j'ai quand même gagné du temps et par ricochet sauver mon poste. Et pour ça... ça mérite un petit verre !

*Albert s'apprête à boire le verre sur le comptoir du bar.
Mais Margot arrive en trombe, deux magazines en main.
Albert repose le verre précipitamment, jouant les innocents.*

Scène 3 Albert, Margot

Margot — Ah Albert, vous... euh vous faites quoi ?

Albert cherche une pause, tel « le penseur de Rodin ».

Albert — Je... je pense...

Margot — C'est nouveau ? Remarquez... ça tombe bien. Gardez l'esprit ouvert j'ai besoin de vous.

Albert reprend son allure de Majordome.

Albert — Je rappellerai toutefois à Madame que Madame a toujours besoin de moi.

Margot — Que voulez-vous, un homme à tout-faire tel que vous, ça se garde et ça s'utilise.

Albert — Servir à un prix.

Margot — C'est un détail ça ! L'argent n'est rien...

Albert — Surtout quand on vit sur l'or... On a souvent tendance à sous estimer la valeur de l'argent chez ceux qui n'en ont pas, ou si peu.

Margot — Ne soyez pas si mesquin, voyons. *(elle remarque le verre sur la table)* Surtout que vous anticipez très bien mon envie du moment. C'est gentil d'avoir pensé à moi.

Elle pose ses magazines et prend le verre.

Albert — Pour vous servir... Que puis-je donc faire de si urgent pour Madame ?

Elle boit le verre d'une traite.

Margot — J'ai besoin de votre avis de mâle en rut.

Albert — Je vous demande pardon ?

Margot — Du macho que vous êtes si vous préférez.

Albert — Madame aurait besoin de compétences particulières ? Un autre cavalier peut-être ? Un canasson pur souche !

Margot ouvre les deux magazines automobiles sous les yeux d'Albert.

Margot — Alors qu'en dites-vous ? Je prends laquelle ? La Jaguar ou l'Aston Martin ?

Albert — Ah... Bien sûr... les voitures ! Où avais-je la tête !

Margot — Ailleurs, comme d'habitude Albert. Concentrez-vous. Vous prendriez laquelle ?

Albert — J'ai toujours estimé que vous aviez du goût pour les belles choses. Le luxe vous va si bien au teint.

Margot — C'est pour offrir.

Albert — Si Madame a les moyens d'offrir un tel cadeau...

Margot — Pensez-vous ! Dépensière que je suis, je n'ai pas du tout les moyens de m'offrir une telle folie.

Albert — C'est pourquoi Madame l'offre pour quelqu'un d'autre.

Margot — C'est ça.

Albert — Oui mais alors, si Madame est si dépensière, comment Madame pense pouvoir acheter la dite voiture ?

Margot — Avec les fonds de la société. Voyons... Ça tombe sous le sens !

Albert — Mais c'est bien sûr !

Margot — On fera passer cela pour une voiture de fonction.

Albert — Oui mais dans ce cas-là, si Monsieur accepte le deal, la voiture deviendra la propriété de la société familiale.

Margot — Mais ce sera le cas ! La voiture, c'est pour mon mari. C'est qu'il travaille beaucoup. Et d'après ce qu'il m'a dit sur les affaires de la famille... Il m'a assuré que tous les feux de la société étaient au vert. Alors du coup, je vais lui faire ce petit cadeau pour son sens des affaires.

Albert — Vous savez moi, les confidences sur l'oreiller, je serai vous je ne les prendrai pas toujours pour argent comptant, surtout quand c'est de l'argent qu'il s'agit.

Margot — Ah... Il vous a dit autre chose ? Vous aussi vous couchez avec mon mari ? Remarquez... Ça ne me surprendrait pas.

Albert — Madame me prend pour ce que je ne suis pas.

Margot — À savoir ?

Albert — Que je suis vous.

Margot — Je vous taquine Albert. Alors cette voiture ?

Albert — Vous savez moi les modèles de ce genre il n'y a qu'en miniature que je pourrai m'en payer une.

Margot — De toute façon que ce soit l'une ou l'autre c'est vous qui la conduirez. Alors... Tant qu'à faire plaisir à mon mari, je fais d'une pierre deux coups en faisant plaisir à son chauffeur.

Albert — Il m'arrive en effet de conduire Monsieur mais c'est occasionnel.

Margot — Je sais. Parce que c'est vous qui me conduisez le plus souvent.

Albert — Madame refuse de conduire.

Margot — Je n'aime pas ça, vous le savez fort bien. Et puis comme ça je vous ai sous la main au cas où. Chauffeur et garde du corps, ça fait deux fonctions pour le même prix. Vous êtes une affaire !

Albert — Comprenez que votre point de vue n'est pas forcément identique au mien.

Margot — Du détail que tout ça ! Et conduire m'empêche de m'occuper les mains.

Albert — Il est vrai que vous vous préoccupez souvent de vos invités sur la banquette arrière.

Margot — Que dois-je comprendre Albert ?

Albert — Que Madame est très à cheval sur les protocoles qui l'accompagnent.

Margot — Vous êtes jaloux ma parole !

Albert — Moi ? Mais de quoi ?

Margot — Que je monte à cheval souvent ! Ça vous tenterait une démonstration avec la cravache.

Albert — Je ne suis plus à une fantaisie près de Madame. Mais Madame sait très bien s'occuper de ses mœurs sans moi. Et devenir un objet de Madame, alors que je suis déjà son serviteur, ce serait faire double emploi.

Un court temps.

Margot — Vous êtes gay, ça doit être ça ! C'est pour ça que vous préférez mon mari.

Albert — Madame me ressort son couplet sur mes tendances sexuelles ? Faut-il rappeler à Madame ses penchants, je dirai même ses dérives...

Margot — Dites donc Albert. Un peu de respect pour celle qui vous emploie.

Albert — Bien Madame. Mais je dois rappeler à Madame que je suis aussi au service de tous les membres de la famille, et notamment la mère de Madame qui croyez-le bien n'aimerait pas connaître vos...

Margot — Je vous taquine voyons. Maman ne doit pas savoir ce qui se passe dans cette maison. Puis-je compter sur votre discrétion ?

Albert — Toujours. Si vous m'épargnez au passage de toutes tentations à mon égard.

Margot — L'affaire est entendue. Alors, laquelle je prends ?

Albert — J'ai toujours aimé les Aston. Mais avec les gadgets parce que sans ça, ça reste une voiture ordinaire.

Margot — Je verrai si les options du modèle sont en série.

Albert — Si les avantages sont en série, ce n'est plus des options. Et comme il faut choisir, ce modèle d'Aston Martin serait plus au goût de Monsieur.

Margot — Et du vôtre...

Albert — Si peu. Si peu.

Margot — Albert... Sachez que vous avez des goûts de luxe.

Albert — Je dois très certainement déteindre sur Madame.

Margot s'apprête à sortir.

Margot — Bien. Partons pour celle-ci. Appelez la banque et faites le nécessaire. Il me faut cette voiture.

Albert — Mais...

Margot — Il n'y a pas de mais qui tienne. Vous êtes mon plus fidèle serviteur. Je sais que je peux compter sur vous.

Margot sort.

Albert — Et... mer... credi. Et bien foutu pour foutu, ce n'est pas un verre qu'il me faut, mais deux !

Albert sort un autre verre, propre.

Puis il se sert.

Anne-Laure entre, le pas décidé.

Scène 4 **Albert, Anne-Laure**

Anne-Laure — Ah vous êtes là ! Je vous cherchais.

Albert sursaute et manque de renverser la bouteille à peine s'est-il servi.

Il regarde Anne-Laure, la bouteille en main, le sourire pincé.

Albert — Je sens que la journée va être longue.

Anne-Laure — M'en parlez pas. Vous m'en servez un aussi. J'en ai besoin.

Albert — Mademoiselle n'a pas pour habitude de boire... à cette heure de la journée.

Anne-Laure — Et bien je vais faire une exception. Et puis vous êtes mal placé pour me faire la leçon. Vous faites quoi là ? Vous lavez les verres du bar à l'alcool ?

Albert lui sert un verre.

Albert — Vos parents vident la bouteille à vue d'œil, alors je commence l'inventaire du stock.

Ils trinquent.

Albert boit une gorgée, tandis que Anne-Laure se l'avale cul-sec.

Anne-Laure — Encore une chance qu'ils en restent en réserve.

Albert — Si en parlant de réserve, Mademoiselle fait référence à la cave, je suis dans l'obligation d'avertir Mademoiselle que la cave est condamnée.

Anne-Laure — Condamnée ? Depuis quand ?

Albert — Depuis ce matin. Ordre de votre père. Il manque de liquidité ces derniers temps, alors il préfère que les objets de valeurs soient sous-scillés.

Anne-Laure — Vous voulez dire sous bonne garde.

Albert — Mademoiselle joue avec les mots.

Anne-Laure — Et vous avec mes nerfs ! Vous êtes le gardien des clés, je suppose ?

Albert — Mademoiselle a du nez.

Anne-Laure — Mais ce n'est pas possible ça ! J'ai des invités demain soir.

Elle se sert un autre verre, énervée.

Albert — Mademoiselle devra faire ses emplettes pour pochtron à l'extérieur de la demeure. Vous devrez donc aller dans un lieu qu'on appelle magasin. Un endroit où l'on doit passer à la caisse pour obtenir ce qu'on prend sur les étagères.

Anne-Laure — Prenez-moi pour une idiote. Mais je n'ai pas un rond moi !

Albert — Et c'est bien là tout le problème. Les temps sont durs pour tous. Mais je connais une méthode qui pourrait vous permettre de résoudre votre problème. Ça s'appelle le travail.

Anne-Laure — A quoi bon ! Mes parents sont pétés de tunes !

Albert — Le faire croire est une chose. En avoir réellement en est une autre.

Anne-Laure — Donc je fais quoi alors pour mes invités ?

Albert — Je ne vois qu'une solution : annuler.

Anne-Laure — Ah non !

Albert — Et bien faites la fête chez vos amis. Allez... comment dites-vous déjà ?... « squatter » ! chez eux pour une fois. Parce que d'habitude c'est plutôt eux qui...

Anne-Laure — C'est plus grand ici.

Albert — Et la cave est toujours pleine.

Anne-Laure — Aussi. Mais c'est un détail...

Albert — Qui a son importance surtout quand celle-ci est devenue un accès non autorisé. Mais vous me cherchiez pour quoi au fait ?

Anne-Laure — Ce sont les chiottes. Enfin les latrines.

Albert — J'avais compris dès le premier mot.

Anne-Laure — Elles sont bouchées.

Albert — Encore ! C'est la troisième fois cette semaine. Je soupçonne un sabotage !

Anne-Laure — Va falloir de nouveau sortir les gants et votre bleu de travail, Albert.

Albert — Oh bah... Au point où j'en suis, vu la journée qui s'annonce, mettre les mains dans la merde ne m'évitera pas de l'être jusqu'au cou... Allez jeune fille, montrez-moi les dégâts, je vous suis.

Ils sortent.

Scène 5 **William, Margot**

*William entre, le nez sur un calepin le stylo plume en l'air cherchant ses mots.
Puis il lève le nez dans la pièce, cherche quelqu'un de façon circulaire.*

William — ah... zut ! Il n'est pas là non plus. Je suis persuadé qu'il aurait pu trouver une chute...

Margot entre à son tour, son manteau sur l'avant-bras. Elle se prépare à sortir.

William — Ah maman ! Tu peux m'aider s'il te plaît...

Margot — Moi t'aider ? Ce serait nouveau.

William — Un avis ça ne coûte rien.

Margot — Dis toujours.

William — C'est pour mon poème.

Margot — Encore là-dessus ! Toujours à vouloir écrire des vers ?

William — Je le sens bien cette fois-ci.

Margot — Et c'est pour qui ?

William — Comment ça c'est pour qui ?

Margot — A ton âge on écrit de la poésie pour quelqu'un... Le côté « violon et fleur bleue ». Comment qu'elle s'appelle l'heureuse élue ?

William — Ah mais ça n'a rien à voir... ça n'a même rien de romantique.

Margot — *(déçue)* Ah... *(le nez sur son téléphone portable envoyant un SMS)* Et bien vas-y je t'écoute.

William — « A la mort, à la vie, et de vie à trépas, je chemine en chemin... » Mais je ne trouve pas la rime pour la chute.

Margot l'interroge du regard.

Margot — Euh... T'as pas plus gai ? Refaire le monde c'est bien gentil mais si c'est pour y voir la fin du monde, ne le pense pas. Ça évitera d'inquiéter ta mère.

William — Maman !

Margot — Oh, ça va ! *(réfléchit un instant)* Redis pour voir...

William — A la mort, à la vie, et de vie à trépas, je chemine en chemin...

Margot — T'es sûr que tu ne veux pas faire médecine ? Ou avocat ? Ou haut fonctionnaire d'état ? Ça gagne bien ça haut fonctionnaire, et tu ne te fatigues pas les neurones pour rien.

William — Fais un effort ! C'est pour une bonne cause.

Margot — Une bonne cause ? C'est pour quoi ? L'aide au suicide assisté ?

William — T'es pas drôle.

Margot — Mon fils, tu es susceptible.

William — C'est pour un festival de poésie dont le thème est « l'avenir, ou le progressisme de la marche en avant ».

Margot — Euh... C'est le thème du festival ?

William — Oui. Oui. C'est le titre officiel.

Margot — C'est qui le technocrate culturel qui a inventé ça ?

William — Un passionné du vers. Master 2 en alexandrin. Une tête ! Il aligne les vers...

Margot — Comme les alcoolos les vident au bar du coin !

William — Maman !

Margot — D'accord. D'accord... J'arrête. Je vais t'aider. Redis-moi de nouveau...

William — A la mort, à la vie, et de vie à trépas, je chemine en chemin...

Margot — Combien il te reste de pieds ?

William — De syllabes on dit.

Margot — Hé ! J'ai été à l'école avant toi et moi on m'a appris qu'on comptait les alexandrins au nombre de pieds.

William — Et bien c'est une erreur.

Margot — Et bien je m'en fiche ! À chacun ses programmes scolaires. Alors voyons voir... Je chemine en chemin... en comptant tous mes pas. Voilà, ça fait douze !

William — Tu as raison, ça fait douze. Mais...

Margot — Mais quoi ?

William — Ça ne veut rien dire...

Margot — Il te manquait six pieds, alors j'ai compté les pas qu'il te restait à parcourir sur le chemin du ridicule. Toujours un plaisir de t'aider mon fils.

Margot prend son sac.

Margot — Sur ce... j'ai à faire ! Si tu vois ton père, dis-lui que je suis sortie.

Elle sort, puis revient sur ses pas.

Margot — Non, en fait ne lui dis rien, il le supposera de lui-même.

Elle déclame des vers à la volée avant de sortir.

Margot — Les clés dans une poche, et je prends mon élan
D'un grand pas décidé, car l'aventure m'attend.

À l'extérieur on entend le klaxon d'une voiture.

William — J'aurai plutôt fini par : dans les bras d'un amant !

Margot s'arrête dans son élan de sortir, réfléchit un instant.

Margot — Ah oui t'as raison, ça sonne mieux.

Puis elle sort définitivement.

William — C'est surtout plus réaliste !

Entre Anne-Laure.

Scène 6 **William, Anne-Laure, puis Achille**

William — Ah ! Tu tombes bien sœurlette.

Anne-Laure — Tu m'oublies. Je ne suis pas d'humeur. Et je suis plus vieille que toi. Alors arrête de m'appeler sœurlette. Ça m'énerve.

William — Oh tu charries ! T'es née douze minutes avant moi.

Anne-Laure — J'étais pressée de sortir. Tu m'étouffais à l'intérieur de maman. Déjà je sentais bien le boulet en devenir.

William — OK. OK. C'est bon. Tu es ma grande sœur, c'est enregistré. Qu'est-ce que c'est fatiguant les gens qui veulent toujours avoir le dernier mot.

Anne-Laure — Jusqu'à la prochaine fois. Mais je te le rappellerai de nouveau parce que je ne désespère pas qu'un jour ça rentre une bonne fois pour toutes.

William — T'es fâchée on dirait. Qu'est-ce qui se passe ?

Anne-Laure — La cave est condamnée.

William — Ah bon ? En quel honneur ?

Anne-Laure — Notre père semble vouloir faire des économies.

William — Oh... Ça sent mauvais si le pinard du manoir doit être mis sous cloche.

Anne-Laure — Et Albert refuse de me donner la clé.

William — Le Majordome est aux ordres de papa.

Anne-Laure — Il est aux ordres de tous le monde ici ! Mais il ne veut pas céder.

William — Papa semble être prioritaire dans ce cas-là.

Anne-Laure — Ce n'est pas une raison. J'ai besoin de la cave pour demain soir. J'ai des invités.

William — Encore une fête ? Vous fêtez quoi ce coup-ci ? L'apparition d'un trou noir au-dessus de nos têtes ? La découverte d'un fossile de fourmi préhistorique aussi grande que toi ? La fin du monde ? Non parce que justement c'est le sujet d'un festival de poésie...

Anne-Laure — Je ne suis plus là.

Elle va pour sortir, agacée.

William — Mais je ne t'ai encore rien demandé.

Anne-Laure — Tu cherches une rime.

William — Euh... comment t'as deviné ?

Anne-Laure revient sur ses pas.

Anne-Laure — Tu cherches toujours une rime pour tes poèmes en mal de talent.

William — Plus j'en écrirai, plus je parviendrai à trouver mon style.

Anne-Laure — Mais ton style tu l'as déjà trouvé. C'est entre le médiocre et le ridicule.

William — Bah moi au moins j'essaie de faire quelque chose de ma vie.

Anne-Laure — Contente pour toi. Moi tant que je peux faire la fête, la vie et son existentialisme je m'en fous. J'ai arrêté d'y penser, ça me donne la migraine, et la nausée.

Achille entre, consultant des feuilles.

Anne-Laure, à son frère — Tiens demande à papa, il me donnera raison.

Achille lève le nez de ses feuillets.

Achille — Euh raison sur quoi ?

Anne-Laure — Que William est un doux rêveur qui vit sa vie à travers des vers.

Achille — Tout comme toi ma fille.

William — Oui enfin ce n'est pas les mêmes vers non plus.

Anne-Laure — Vous me saoulez tous les deux !

Achille — Bon. Bon. Ça va. C'est quoi le problème ?

William — J'ai un problème de rime.

Anne-Laure — Et moi un problème de clé.

Achille — Donc la rime je suppose que c'est encore un de tes poèmes qui n'a ni queue ni tête.

Anne-Laure — Tu vois ! J'avais raison.

Achille — Et toi cette histoire de clé, c'est pour entrer dans un endroit interdit je suppose. Je vous connais bien mes enfants, comme si je vous avais fait.

Anne-Laure — Pourquoi, ce n'est pas le cas ?

Achille — Euh si. Si. Façon de parler.

Anne-Laure — Merde.

William — Dommage.

Achille — C'est agréable... Vraiment. Ça fait plaisir.

William — Pardon.

Anne-Laure — Excuse-moi.

William — Mais ce vers me prend la tête.

Anne-Laure — Et cette porte fermée ça me gonfle !

Achille — À chacun ses problèmes mes enfants.

Anne-Laure — Pourquoi toi aussi tu en as ?

Achille — Je les collectionne en ce moment !

William — On échange ?

Achille — Ce serait pire !

William — La situation est si grave ?

Achille — Dramatique mes enfants.

William — Tant que ça ?

Achille — J'ai bien peur de vous annoncer une mauvaise nouvelle.

Anne-Laure — Ah bon ?

Achille — Albert va devoir nous quitter.

William — Oh non !

Achille — J'ai bien peur de devoir nous en séparer. Et Louison aussi.

William — Oh la tuile !

Anne-Laure — Moi, tant qu'il me rend la clé avant de partir... C'est lui qui part, ou c'est toi qui le vires ?

Achille — Dégraissage domestique. Vous allez devoir faire vos chambres tout seul.

William — Ah non !

Anne-Laure — Ah mais ce n'est pas possible ça ! Faut que tu trouves une solution.

Achille — Si vous voulez garder votre argent de poche...

Anne-Laure — T'as raison ! Vire le petit personnel ! Sont payés à rien foutre ces gens-là.

William — Pas d'accord. Moi je veux bien faire un effort sur mes deniers personnels. Parce qu'ils sont utiles quand même. Ils nous débarrassent de bien des tracas, et puis ils font partie de la maison. On ne peut pas leur faire ça ! Moi je les aime bien.

Anne-Laure — Arrête de jouer ta pleureuse, on dirait un artiste ! Trop d'affect tue les affaires. N'est-ce pas papa ?

Achille — C'est bien ma fille, tu iras loin dans les affaires, à condition qu'un jour tu te mettes à bosser. Ça permettrait sans doute de sauver leur emploi grâce à votre valeur ajoutée.

Anne-Laure, à son frère — Tu comprends quelque chose à ce qu'il vient de dire ?

William — Que t'es une belle feignasse...

Anne-Laure — Bouhouu... *(veut dire une insulte mais se reprend vers son père)* Je t'em... *(utilise la candeur de sa mère)* je te proute mon petit frère !

Elle sort en faisant un bras d'honneur à son frère sans qu'Achille le remarque.

Achille — Tu l'as vexée.

William — J'ai traduit ton propos. C'est que parfois ton rôle de financier noie le poisson alors je réajuste.

Achille — Tu sais... Ta sœur n'est pas la seule à devoir se mettre à bosser sérieusement.

William — Mais j'essaie. J'écris.

Achille — La poésie donne à manger à l'âme mais ne remplit pas le frigo pour autant. Et tu ne seras jamais Rimbaud.

William — Mais...

Achille — Si tu veux garder ton train de vie, comme ta sœur veut continuer à faire la fête, va falloir arrêter de vous enterrer la tête dans le sable. Jouer aux trois singes à votre âge, ça devient lassant à force !

William — T'étais sérieux alors pour cette histoire de dégraissage.

Achille — Je faisais un sondage...

William — Tu nous as testés ?

Achille — Oui et non.

William — Tu louvoies de nouveau.

Achille — Disons qu'il y a un risque certain de devoir en arriver là.

William — Tu as conscience qu'Albert comme Louison sont des valeurs sûres dans cette famille. Ils nous ont sortis plus d'une fois de la merde. Désolé pour l'image, mais je n'en trouve pas de plus juste.

Achille — Je sais mon fils. Je sais bien...

William — Si je peux donner un coup de main... Du moins apporter des idées...

Achille — Ça te changera de trouver des rimes.

Achille sort tandis qu'à son opposé Louison entre des sacs de provision en main.

Scène 7
William, Louison

Louison dépose ses sacs de course sur le bar.

William est gêné d'un coup et se jette dans ses bras, manquant de l'étouffer.

William — Ah Louison... ma Pauvre Louison. Je suis tellement désolé.

Louison — **Vous... Vous m'étouffez Monsieur William...**

Il s'écarte.

Louison — Vous vous sentez bien Monsieur William ?

William — Je sais que c'est dur.

Louison lui touche le front, regarde ses yeux, inquiète.

Louison — Vous êtes malade ? Vous êtes fiévreux non ?

William — Mais vous allez rebondir.

Louison — Rebondir ? Rebondir sur quoi ? Parce que sur qui, j'ai mon mari qui fait déjà trampoline quand on joue tous les deux à la piste aux étoiles. Vous devriez essayer Mr William, vous y verrez la vie moins triste.

William — Vous le prenez bien. Quel courage !

Louison — Mais de quoi que vous me parlez ? Je comprends rien. Vous parlez en code à présent ? L'alexandrin c'est fini ? C'était une passade. C'est que j'aimais bien vous écouter réciter des vers.

William — Vrai ? Oh que ça me fait plaisir. Dans mes bras ma petite Louison.

Il la sert de nouveau.

William — Vous allez me manquer.

Se dégage de son étreinte, surprise.

Louison — Vous partez ? Vous quittez la maison ? Enfin ! Enfin... je veux dire c'est bien. Brave garçon ! Une maison comme celle-ci, on a du mal à s'en séparer n'est-ce pas ?

William — À qui le dites-vous ! Vous avez le cœur déchiré. Je le comprends. Faites fi du passé et aller de l'avant !

Louison — Ah ça y est ! Il recommence avec ses alexandrins. Vous ne pouvez pas vous en empêcher de parler en vers hein ? C'est bien. Ça vous donne un air un peu romantique, mais encore une chance que je vous connais. On vous prendrait pour un illuminé du carafon. Non mais parler en vers à notre époque... Possédé par Rimbaud ce garçon, je l'ai toujours dit. Ah, mais on vous a placé dans un institut c'est ça ! Chez les fous ! Mon pauvre petit.

William — Moi ?

Louison — C'est triste. Mais c'est pour votre bien. Si ça peut vous remettre les pendules à l'heure et vivre dans votre temps... Tous le monde seraient gagnant. Moi la première ! C'est que la poésie version Monsieur William, c'est un peu comme E.T. téléphone maison. Sympa, mais naïf. J'ai appris d'ailleurs qu'il existait un art naïf. C'est peut-être ce que vous faites Monsieur William. En dessin, ça peut encore aller, mais alors en poésie, c'est loin d'être du grand art. Plutôt le grand bazar ! J'espère que vous allez guérir vite. C'est que je vous aime bien, moi, malgré vos tendances de benêt littéraire.

William — Mais... Louison, voyons. Je parlais de votre départ.

Louison — Moi ? Partir ? Faudrait que je gagne au loto pour ça. Où alors c'est que mon « Jules » il a gagné aux courses et... oh le saligaud ! Attendez voir un peu ce que je vais lui faire au trampoline.

Elle sort vers la cuisine les sacs de course en main.

William — Mais Louison, attendez ! Je ne voulais pas dire... Je crois qu'on ne s'est pas compris.

Albert entre dans une tenue de type combinaison ressemblant à celle des antiradiations. Il est camouflé de la tête au pied, masque à gaz sur le visage, gants en latex noir, etc.

William découvre l'apparition et prend peur d'un coup.

William — Aaaaah !

Scène 8

William, Albert, Anne-Laure

Albert dit quelque chose dans son masque tout en posant un seau à ses pieds.

William ne comprend rien.

Albert l'enlève le masque.

Albert — Vous allez bien William ?

William — Mais vous êtes pas bien d'apparaître ainsi ?

Anne-Laure entre en courant.

Anne-Laure — Ces quoi ce cri ?

Albert — un Munch version sonore... (*mime le tableau de l'artiste. Aucune réaction des jumeaux*)
Non, laissez tomber. Trop élevé pour vous. Votre frère a cru voir un spectre.

Anne-Laure — Il a toujours été une âme sensible.

Albert — Mais je peux comprendre. Le manoir est ancien. On peut encore y croiser quelques fantômes.

William — Vous m'avez surpris avec votre déguisement ! Et pourquoi vous parlez de fantôme ? Vous y croyez vous ?

Albert — Ça dépend de l'heure et de l'endroit.

Anne-Laure — Vous avez un exemple concret à nous donner ?

Albert — Votre mère au réveil quand je la croise pour aller dans sa salle de bain. J'avoue qu'à chaque fois ça donne un coup de fouet !

William — Vous êtes vache.

Anne-Laure — Il a raison. À son âge, la salle de bain est le seul endroit qui lui donne encore forme humaine.

Albert — C'est pourquoi Mademoiselle reste aussi longtemps que Madame en cet endroit.

Anne-Laure — Pas pareil. Moi ce n'est pas pour paraître jeune, mais pour garder mon âge.

William — Euh... La différence est mince...

Anne-Laure — Il est vrai que toi et la salle de bain... Espèce de zadiste !

William — Ma chère grande sœur, la différence entre un aristocrate et un zadiste, c'est que l'aristocrate lui a les moyens de choisir son parfum. Et entre nous, celui qui pue la fosse septique c'est Albert !

Albert — Il y a des moments où je préfère vous voir en peinture les jumeaux, c'est plus reposant.

Anne-Laure — Albert répare les chiottes une fois de plus.

William — Mais qu'est-ce qu'elles ont ces latrines ?

Albert — Sabotage. Quelqu'un les bouche exprès. Alors j'ai ouvert une enquête.

Anne-Laure — Ah...

Albert — Vous êtes bon pour un interrogatoire en bonne et due forme. Tous les deux.

William — Je vous demande pardon ?

Anne-Laure — Mais vous n'êtes pas bien !

Albert — Et je vais commencer par vous Mademoiselle.

Anne-Laure — Moi ? Pourquoi moi ?

William — L'avantage de l'âge.

Albert — Vos petites beuveries avec vos potes du goulot sont les principaux suspects.

Anne-Laure — Vous charriez Albert ! C'est un abus de pouvoir.

Albert sort du seau un vêtement sale et trempé. Un pull à l'effigie de son école privée.

Albert — J'ai bien peur que non. J'ai retrouvé dans le tuyau d'épuration un pull à l'effigie de votre école privée, quand il vous arrive d'y aller faire un tour. Votre père va être ravi.

Anne-Laure — Ah non ! Ne dites rien à papa. Je ferai tout ce que vous voudrez.

Albert — Mais ce n'est pas tout.

Albert sort autre chose du seau. Du papier froissé et tâché.

Albert — J'ai aussi retrouvé ceci : des feuilles de papier par centaines avec une écriture de pattes de mouche, qui ressemble étrangement à la vôtre mon cher William.

William — Mais...

Anne-Laure — Tu te sens plus inspiré assis sur le trône ? Je comprends mieux pourquoi t'écris autant de merde.

William — C'est malin !

Albert — Je vais devoir consigner ce méfait aussi dans mon rapport journalier.

William — Ah non ! Je ferai tout ce que vous voudrez.

Albert remet les papiers dans le seau.

Albert — Bien. Puisque vous désirez mon silence, il aura donc un prix.

William — Quoi ?

Anne-Laure — Vous marchandez avec nous ?

Albert sort deux paires de gants comme les siennes de sa combinaison.

Albert — Vous allez donc réparer et nettoyer vos âneries.

Anne-Laure — Vous n’y pensez pas ?

William — Voyons... Ce ne sont pas des tâches que l’on fait soi-même...

Albert — Vous avez le choix... nettoyage... rapport... rapport... nettoyage.

William — Bon ça va. D’accord. Donnez-moi ça.

Il prend les gants.

Anne-Laure fait de même.

Anne-Laure — Vous me le paierez Albert !

Albert — Pour vous servir Mademoiselle. Allez... aux chiottes les bourgeois !

Les jumeaux sortent enfilant leurs gants.

Albert les suit en scandant.

Albert — Aux chiottes les bourgeois ! Aux chiottes les bourgeois ! Par moment revendiquer ça a du sens enfin de compte...

Il sort à son tour en enfilant de nouveau son masque.

Scène 9 **Joséphine, Louison**

Joséphine entre, enlève son manteau.

Joséphine — Ouh. Ouh. Il y a du monde ? Il n’y a jamais personne dans cette baraque pour m’accueillir. Toujours à faire des choses inutiles quand j’arrive. Oh la famille, grand-mère est là !

Louison entre, essuyant ses mains sur son tablier.

Louison — Ma... madame... a sonné ?

Joséphine — Ah quand même ! Une survivante.

Louison — Pourquoi ? Tous le monde est mort.

Joséphine — Il n’y a pas âme qui vive dans le manoir.

Louison — C’est qu’ils ont à faire Madame.

Joséphine — Et vous, vous étiez où ?

Louison — Je rangeais les courses, Madame. Si Madame veut bien se donner la peine de me donner ses affaires.

Joséphine — Pas de pirouettes avec moi Louison. Je ne suis pas mon gendre. J’ai été comme vous, une souillon. Combien de fois je vais devoir vous le rappeler ! Le paraître a pris trop d’importance ma petite Louison. On y perd les usages simples.

Louison — C’est le protocole Madame. Ordre d’Albert.

Joséphine — Tiens en parlant du loufiat, il est passé où ? J’ai besoin de lui.

Louison — C’est rare de votre part de demander ces services.

Joséphine — Il y a péril en la demeure.

Louison — Il y a le feu dans la maison ? Nous sommes en danger ? J’ai laissé quelque chose au four ?

Joséphine — Mais non ! C’est un problème qui ne regarde que moi. Et il est le seul à pouvoir m’aider dans cette maison de fainéants. Alors, il est où ? Vous le savez ?

Louison — Aux dernières nouvelles, il était aux chiottes. Enfin je veux dire aux latrines.

Joséphine — Évitez d’utiliser ce vocabulaire de bourgeois, ça dénote avec votre rang.

Louison — Bien Madame.

Joséphine — Allez me le chercher. J’ai d’autres chats à fouetter que de patienter pour rien. Time is monay (le dit de la façon suivante : « timismonaille » comme on dit de nos jours.

Louison sort.

Entre Achille qui vient de l’entendre et la reprend pour écorcher le time is monay.

Scène 10 Joséphine, Achille

Achille — *Time is monay*, plutôt ma chère Belle-maman. Avec l'accent c'est quand même plus compréhensible.

Joséphine — Mon gendre préféré !

Achille, *en aparté* — Je sens l'entourloupe.

Joséphine — Venez m'embrasser.

Achille, *même jeu* — Oh ça sent pas bon du tout.

Ils s'embrassent.

Achille — Que me vaut cet enthousiasme soudain ?

Joséphine — Je vous invite.

Achille, *surpris* — Oh.

Joséphine — À rencontrer mes actionnaires.

Achille, *tendu* — Ah.

Joséphine — Au prochain conseil. C'est-à-dire demain matin, à la première heure.

Achille — (*en aparté*) Oh que ça sent pas bon... (*à Joséphine*) Et quel en sera l'ordre du jour...

Joséphine — Votre avenir au sein de notre compagnie mon cher gendre.

Achille, *paniqué* — Je suis foutu !

Joséphine — Ils ont des questions sur les résultats de l'année.

Achille — Je suis mort ! Les chiffres ne sont toujours pas définitifs belle-maman. Vous devez rester sur le prévisionnel pour le moment.

Joséphine — Le prévisionnel perdure depuis plus de quatre mois, mon beauf. Et vous connaissez les actionnaires, la patience n'est pas du tout leur fort.

Achille — Le vôtre non plus... Je peaufine ! Je peaufine !

Joséphine — Vous enculez les mouches oui !

Achille — Belle-maman, voyons !

Joséphine — Vous avez jusqu'à... demain. Neuf heures. Sinon, je solde les comptes.

Achille — Mais je...

Joséphine — Allez... Faites votre boulot. Et je ferai le mien.

Achille sort.

Albert entre, sans sa combinaison, se nettoyant ses mains d'un torchon blanc qui a mesure qu'il se les nettoie devient noir.

Scène 11 **Joséphine, Albert**

Albert — Madame m'a sonné ?

Joséphine — Ah... Enfin vous voilà... Quelle odeur ! Mais vous sortez d'où ?

Albert — Des latrines Madame. Enfin je veux dire...

Joséphine — Des chiottes. Oui j'avais compris.

Albert — Elles ont de nouveau été bouchées. Sabotage, comme je le supposais. Mais j'ai découvert les coupables et j'ai résolu le problème.

Joséphine — Peu importe. On s'en fout. J'ai plus important. J'ai un problème sur les bras qui ne peut souffrir vos facéties de majordome.

Albert — Madame est en colère ?

Joséphine — Pressée.

Albert — Comme toujours.

Joséphine — Time is monay ! (*timismonaille*)

Albert, la reprend — *Time is monay* sonne plus juste.

Joséphine — J'ai appris les langues étrangères sans les accents.

Albert — Et bien même sans Madame s'en sort très bien. Le Monay de Madame est très parlant quand on connaît Madame.

Joséphine — Je prendrais des cours avec vous plus tard. En attendant j'ai une mission pour vous.

Albert — Madame m'offre du travail ? C'est nouveau ça ! C'est que Madame doit être désespérée.

Joséphine — Et c'est le cas. Je recherche un corbeau.

Albert — Aux dernières nouvelles, l'espèce n'est pas en voie de disparition pourtant.

Joséphine — Surtout dans les affaires ! Ils sont mêmes monnaie courante.

Albert — J'ai bien peur de ne pas vous suivre, Madame.

Joséphine — On me fait du chantage.

Albert — Oh... C'est de cet oiseau de mauvaise augure dont vous parlez.

Joséphine — Pourquoi vous dites ça ? Vous le connaissez ?

Albert — Qui ça ? Le corbeau ?

Joséphine — C'est peut-être vous !

Albert — Moi ? Et pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Joséphine — Vous ne m'aimez pas. Vous me toisez souvent.

Albert — Moi ? Vous toisez. Madame se prend pour l'hôpital qui se fout de la charité.

Joséphine — Mais comment osez-vous !

Albert — Si Madame avait des doutes sur moi, si Madame me suspectait d'un tel acte, pourquoi alors Madame me demanderait-elle de l'aider ?

Un court temps.

Joséphine réfléchit puis se reprend.

Joséphine — C'était pour vérifier... Votre bonne foi... Et votre fidélité à mon égard.

Albert — Et à celle de tous les autres membres de la...

Joséphine — Détail sans importance.

Albert — Décidément... Ce détail est une image de marque familiale.

Joséphine — Vous dites ?

Albert — Que les chiens ne font pas des chats.

Joséphine — Je ne comprends pas un mot à ce que vous dites.

Albert — Je pense tout haut.

Joséphine — Alors pensez moins fort parce que ça fait peur à entendre.

Albert — Si Madame pouvait revenir à son oiseau noir. Que demande-t-il le volatile ?

Joséphine — De l'argent pardi !

Albert, en aparté — Vu ce qui reste ! C'est plutôt lui qui va devoir payer l'ardoise.

Joséphine — Vous dites ?

Albert — Euh... pardon. Je pensais encore tout haut.

Joséphine — Décidément c'est une manie chez vous. Faut aller consulter.

Albert — Si seulement j'avais les moyens... Et en échange de l'argent, votre maître-chanteur il vous rend quoi ?

Joséphine — Mon acte de naissance.

Albert — Je vous demande pardon ?

Joséphine — Mon nom n'est pas le bon. J'ai triché.

Albert — Vous ne vous appelez pas Mme Beaupied ?

Joséphine — Non.

Albert — Ah. Et en quoi cela est-il menaçant ?

Joséphine — Il y va de mon honneur, Albert, et celle de la famille !

Albert — Vous voulez dire que personne n'est au courant ?

Joséphine — Personne n'a jamais su, en dehors de moi évidemment, ce maudit corbeau, et à présent vous. De plus, je n'aime pas qu'on me menace, tout ça pour un nom que je n'ai pas choisi. C'est pourquoi je l'ai changé.

Albert — Et sans vouloir être indiscret... Le nom d'origine était ?

Joséphine — Avant de m'appeler Mme Beaupied, je m'appelais Pied-bot. Vous comprenez mon désarroi. Ça ne faisait pas sérieux.

Albert — Vu comme ça, je peux comprendre l'énervement de Madame.

Joséphine — Pas un mot. Que ça reste entre nous. Et vous allez me trouver ce salopard !

Albert — Madame a dit une grossièreté.

Joséphine — Ce n'est pas la première fois, et ce ne sera pas la dernière.

Albert — C'est en contradiction avec les protocoles de la maison.

Joséphine — Mais qui a instauré ces protocoles dans cette maison ?

Albert — Madame votre fille.

Joséphine — Elle ne manque pas d'air ! Elle se prend pour qui ?

Albert — Pour la maîtresse de maison justement, qui tient à gardé une certaine prestance, et devoir à son rang.

Joséphine — Mon cul ! Tout ça parce que ma fille s'est mariée avec cet aristo de De Soulier.

Albert — Je ferai remarquer à Madame que son union se mariait très bien à son nom. S'appeler Beaupied Du Soulier, ça tombait sous le sens.

Joséphine — J'ai toujours pensé que son pied n'allait pas avec la chaussure. Et vous avez une mission...

Albert — Si je n'en avais qu'une dans cette maison.

Joséphine — La mienne est prioritaire. De plus j'aurai besoin de vous demain pour un conseil de famille.

Albert — Ah. Quand Madame convoque un conseil de famille, ce n'est jamais bon signe.

Joséphine — J'ai une information importante à communiquer à tous le monde. Vous et Louison êtes aussi concernés.

Albert — Je vais devoir faire mes valises plutôt que prévu moi.

Joséphine — Vous pensez encore tout haut.

Albert — Je pense que se précipiter nous fait faire des erreurs stratégiques.

Joséphine — Oh je ne fais rien de tel. C'est même mûrement réfléchi. Ça fait des mois que j'ai pris ma décision.

Albert — Ah... une décision qui a pour conséquence un conseil de famille.

Joséphine — Ainsi qu'un conseil d'administration entre autre. Et trouvez-moi ce corbeau avant demain, pour neuf heures tapantes. En attendant je vais aller embrasser mes petits enfants.

Albert — Vu leur état, ils sont sous la douche.

Joséphine jette un œil à sa montre.

Joséphine — A cette heure ! Quelle bande de fainéants !

Joséphine sort.

Louison entre, décontenancée.

Scène 12 **Albert, Louison**

Louison — Oh mon pauvre Albert, si vous saviez...

Albert — Quoi encore ? Encore un malheur ?

Louison — J'ai appris de la bouche de Mr William que Mr William quittait la maison.

Albert — Oh la bonne nouvelle. Une plaie d'Égypte en moins.

Louison — Comment ? Vous n'êtes pas triste ?

Albert — Mais si. Mais si. Mais c'est un grand garçon à présent. Faut qu'il vole de ses propres ailes.

Louison — Il m'a même dit que j'allais lui manquer. C'est gentil, non ?

Albert — C'est surtout hypocrite.

Louison — Il va devoir faire son lit tout seul.

Albert — À son âge, il serait peut-être temps.

Louison — Il a même rajouté « ma pauvre Louison ! »...

Albert — Euh vous êtes sûre que c'est lui qui part, et non vous ?

Louison — Moi ? Et pourquoi je partirai ? Je suis bien ici. Et puis il y a toujours du travail à faire.

Albert — Encore faut-il qu'il vous paie encore...

Louison — Vous n'y pensez pas ?

Albert — Si. Justement. Et je suis logé à la même enseigne que vous ma petite Louison. J'ai bien peur que nous allons devoir faire nos valises plus vite que prévu.

Louison — Vous avez une date ?

Albert — Demain matin.

Louison — Oh mon Dieu ! Si vite ? C'est si soudain ! Mais alors... On part avec Mr William ?

Albert — Non Louison. C'est nous qui allons partir, et c'est eux qui resteront.

Louison — Mais c'est pas juste ! On fait partie de ces murs depuis le temps qu'on y travaille.

Albert — Nous ne sommes que des outils pour bourgeois. Dès qu'on ne sert plus, on est jeté. Au rebu les petites mains.

Louison — Mais c'est un scandale ! Faut faire quelque chose Albert ! Faut faire la grève !

Albert — Faut surtout préparer nos valises, dans le cas où demain sera notre dernier jour. Nous sommes convoqués à un conseil de famille par la mère de Madame.

Louison — Aï !

Albert — Comme vous dites. C'est jamais bon signe, vous le savez bien.

Louison — On peut s'attendre à tout.

Albert — Il faut surtout s'attendre au pire.

Louison — Vous ne ferez donc rien pour nous deux ?

Albert — Si. Je vais défendre notre cause, ne vous en faites pas. Nous ne sommes pas indispensables, mais nous pouvons leur faire croire. A force de travailler pour eux, paraître vaut mieux qu'agir. À défaut de ne pas être riche, nous avons au moins du cœur... Ne nous laissons pas abattre par ces péripéties. On en a vu d'autres. Rappelez-vous, vu qu'ils nous en ont fait voir de toutes les couleurs, notre vie est devenue arc-en-ciel !

Louison — Mon brave Albert, on peut dire que vous avez le sens de la formule. Vous savez me reconforter vous au moins. Que ferais-je sans vous.

Albert — C'est bizarre... Tous le monde me dit cela depuis ce matin... Les planètes sont sans doute bien alignées.

Louison — Vous croyez aux planètes vous ?

Albert — Autant qu'aux extra-terrestres.

Louison — Ah bon...

Albert — Il y a même des moments où je me demande parfois s'ils ne sont pas déjà là.

Louison — A quoi voyez-vous cela ?

Albert — A cette famille Beaupied du Soulier par exemple. Rien que porter ce nom, c'est d'un louche... Allez... Allons préparer nos bagages, je vous raconterai comment j'ai rencontré E.T. en m'essayant au haschich quand j'avais l'âge des jumeaux.

Ils sortent.

Retour de Joséphine, tandis que Margot revient de son rendez-vous.

Scène 13 **Joséphine, Margot**

Tout au long de la scène, Joséphine reprend ses affaires parce qu'elle s'apprête à quitter les lieux. Tandis que Margot enlève ses affaires parce qu'elle rentre justement. Dans un effet miroir, elles peuvent faire s'habiller et de déshabiller en même temps...

Joséphine — Ah ma fille... Je te cherchais. T'étais passée où ?

Margot — Maman ! À ton âge tu devrais te rendre compte que je n'ai plus l'âge de te rendre des comptes justement.

Joséphine — Ma fille, ce que tu fais de ton cul je m'en fous. Ce que je veux c'est que tu sois présente demain matin dix heures pour un conseil de famille.

Margot — Si tôt ?

Joséphine — Et bien pour moi c'est tard. Le time is monay ça commence aux aurores.

Margot — Le time is quoi ?

Joséphine — Tu aurais dû prendre « english » deuxième langue au collège tu aurais compris. Alors vous allez tous faire un effort pour la grand-mère, sinon je coupe les vivres à tous le monde.

Margot — Mais te fâche pas comme ça. On sera tous présent, faut pas t'en faire pour si peu. Ce n'est pas la fin du monde non plus de t'accorder un quart d'heure de notre temps... On a l'habitude.

Joséphine — Ça dura sans doute plus longtemps que ça.

Margot — Oh c'est que j'ai à faire tu sais.

Joséphine — Quand tu connaîtras l'ordre du jour, tu prendras tout le temps qu'il faudra pour écouter la vieille.

Margot — Euh... et c'est quoi l'ordre du jour ?

Joséphine — L'avenir de la famille.

Margot — Ah... Ça à l'air sérieux quand tu le dis.

Joséphine — Dix heures. Sinon... ceinture et régime sec !

Margot — Oui. Oui. Je serais là.

Joséphine — Salut les fripouilles. À demain.

Joséphine sort.

Margot — Bisous maman... Quelle chieuse !

Scène 14 **Margot, William, Anne-Laure**

Entrent William et Margot.

William — Ils nous ont bien eus ?

Anne-Laure — Il me le paiera cher.

Margot — Qui ça ?

Anne-Laure — Déjà rentrée !

Margot — Mon rendez-vous a été reporté.

William — Tu faisais quoi ?

Anne-Laure — C'était qui ce rendez-vous ?

Margot — Mais c'est quoi cette manie de vouloir savoir où je vais, et ce que je fais, et avec qui ?

Anne-Laure — Tu nous le demandes bien à nous !

Margot — Vous êtes mes enfants. C'est normal. Je m'inquiète.

Anne-Laure — Nous on ne s'inquiète pas, nous on est curieux.

Margot — La curiosité est un péché.

William — C'est pour éviter de faire les mêmes bêtises quand on aura ton âge...

Anne-Laure — Ou les faire plus tôt !

Margot — Bon alors vous parliez de qui ?

William — Albert ! Il nous a fais...

Anne-Laure — Il nous a montré comment on nettoyait les chiottes.

Margot — C'est bien. Vous apprenez. Comme quoi la curiosité, ça a aussi quelque vertu.

Anne-Laure & William — Mais il nous en a foutu partout !

Margot — Les jumeaux, sachez que le travail manuel c'est salissant. C'est pour ça qu'on emploie un majordome comme Albert, qui sait faire beaucoup de chose qu'on évite de faire soi-même. C'est tout l'intérêt d'avoir du petit personnel.

William — Maman a raison.

Anne-Laure — Faux-cul.

Margot — Ma fille, ce n'est pas parce que William est ton petit frère que tu dois lui manquer de respect.

William — Mais nous sommes jumeaux !

Margot — Ta sœur est née avant. C'est donc ta grande-sœur. Tu dois obéir à ta sœur.

William — Même quand elle a tort ? Parce qu'elle a souvent tort.

Margot — Je sais. Comme votre père. Comme quoi c'est bien la fille à son papa.

Anne-Laure — C'est faux. J'ai mes torts c'est vrai. Mais je suis surtout têtue. (*à son frère*) Et toi tu ne perds rien pour attendre...

Anne-Laure s'apprête à sortir, furieuse.

Margot la retient.

Margot — Minute jeune fille. Vous êtes au courant pour le conseil de famille ? Mamie vous a prévenu ?

William — Évidemment !

Margot — Je compte sur vous pour votre présence.

Anne-Laure — Ça... personne ne risque de déclarer forfait. Mamie c'est la carte bleue de la maison. Faut pas faire chier un compte en banque !

Margot — Anne-Laure ! On croirait entendre ta grand-mère.

Anne-Laure — Au moins je fais partie de la bonne lignée, contrairement à d'autres qui ont pris des grands airs de Castafiore depuis qu'on a une particule entre les fesses !

Anne-Laure sort.

Margot — Anne-Laure !

William — Laisse maman. Elle nous fait sa crise d'ado.

Margot — A vingt-quatre ans ? Ce n'est plus une crise, c'est un syndrome.

William — Bon, en attendant, j'ai des vers à écrire. À plus la cougar !

Margot — William ! C'est quoi ces propos ?

William — C'est un effet secondaire d'être un jumeau. Je déteins sur ma sœur par moment. C'est le psy qui me l'a dit l'autre jour. Tu sais c'est celui où tu adores t'allonger sur son divan une bonne heure entière, alors qu'une séance ça ne dure que vingt minutes.

Margot — J'ai un tarif préférentiel. C'est pour ça...

William sort.

Achille entre.

Scène 15 **Margot, Achille**

Margot reprend son manteau pour le ranger.

Achille pense qu'elle sort.

Achille — Ah... Tu vas quelque part ?

Margot — Mais... Mais qu'est-ce que vous avez tous à savoir ce que je fais ?

Achille — Je vois que tu prends ton manteau. Je suppose que tu t'en vas.

Margot — Je ne vais nulle part. Je rentre.

Achille — Et tu rentres d'où ?

Margot — Tu veux mon agenda aussi ?

Achille — Laisse tomber. Je profite que tu sois là parce que j'ai besoin de ton avis.

Margot — Sur ?

Achille — Sur Albert et Louison.

Margot — Tu veux savoir quoi ?

Achille — Si on devait s'en séparer...

Margot — Ce serait la crise mon chéri. N'y pense même pas.

Achille — Et si on devait choisir entre les deux.

Margot — Je garde Albert. C'est qu'il est... très...

Achille — Très ?

Margot — Très, très.

Achille — Mais très quoi ?

Margot — Très utile a tout un tas de chose.

Achille — Par acquit de conscience, faut-il aussi comprendre que tu couches aussi avec lui ?

Margot — Albert ? Mon Dieu non ! C'est impossible.

Achille — Je sais que notre mariage a toujours tenu sur une union libre mais Albert quand même...

Margot — Je te dis que ce n'est pas possible.

Achille — C'est pourtant ton genre d'homme si je me trompe. C'est quand même toi qui l'a choisi. Et je te connais sur le goût des hommes.

Margot — Oui. Mais en l'occurrence, Albert fait exception.

Achille — Ne me dis pas qu'il a éconduit tes avances ?

Margot — Et bien si !

Achille — T'es pas son genre ?

Margot — Et bien non.

Achille — Alors ça ! Pour une faute de goût...

Margot — Oh eh ça va. Tout le monde peut se tromper. Albert est gay. Comment j'aurai pu le savoir ?

Achille — Tu te fiches de moi ?

Margot — Non. Non.

Achille — Tout ça parce qu'il a refusé de coucher avec toi ?

Margot — Tu t'es bien farcie la bonne.

Achille — Ah non tu te trompes. Je ne couche qu'avec des gens de mon rang. On ne mélange jamais les torchons et les serviettes dans la famille. T'es sûr qu'il est pédé ? Il en donne pas du tout l'impression.

Margot — Tu veux que je te le prouve ?

Achille — Ah oui ! Ça m'amuserait !

Margot — Albert ! Albert !

Albert entre.

Scène 16

Margot, Achille, Albert, puis les jumeaux et Louison

Albert — Madame a appelé ?

Margot — Oui. Mon mari se pose une question...

.../.... Pour connaître la suite, contactez-moi par le mail suivant : fxt.art@gmail.com, en m'indiquant qui vous êtes (comédien, troupe, metteur en scène, directeur de théâtre, amateur, pro, professeur), et les raisons sur l'intérêt porté à cette pièce.